

FÊTES ET DIVERTISSEMENTS

A VAUSSIEUX AU TEMPS DE

LOUIS XVI

Sources principales:

Didier Masseau, *Fêtes et Folies en France à la fin de l'Ancien Régime*, CNRS Editions, 2018.

Romain-Auguste Pezet, *Bayeux à la fin du XVIIIe siècle*, mémoire de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles Lettres de Bayeux, 1^e volume, 8. 1856.



UN NOUVEAU
MONDE

Conception et réalisation: Clotilde Haagen.

Conseil scientifique: Christiane Huet, Sylvie Philippe et Jean-Claude Guibert.

FÊTES ET DIVERTISSEMENTS

La fête, selon Didier Masseau, « *est le moyen essentiel qu'ont trouvé les milieux aristocratiques, bourgeois ou populaires, de rompre avec le quotidien morose* ». Elle est souvent accompagnée, au XVIIIe siècle, de divertissements et de spectacles en tout genre.

A cette occasion, on distingue les fêtes populaires des fêtes privées, dans les milieux aristocratiques ou bourgeois, ou encore les fêtes royales, souvent publiques et ouvertes à tous. Au XVIIIe siècle, toutes les raisons sont bonnes pour faire la fête.

Comment faisait-on la fête et s'amusait-on sous l'Ancien Régime ?

Au XVIIIe siècle, toutes les activités ou événements sont généralement accompagnés de fêtes et de réjouissances en tout genre. Que ce soit à l'occasion de naissances ou mariages royaux, parfois même des funérailles, des victoires militaires ou visites diplomatiques, ou encore les jours de grandes fêtes religieuses, comme à Pâques ou à la Saint Louis, l'équivalent de la fête nationale à cette époque. Tous ces événements donnent souvent lieu à de grandes réjouissances populaires et des actes de générosité de la part du souverain, comme des distributions gratuites de blé ou l'ouverture des jardins royaux aux Tuileries et à Versailles. Régulièrement, ces festivités se clôturent par des feux d'artifices spectaculaires.

En 1778, à la mort de Voltaire par exemple, sa loge maçonnique organise une grande fête qui inaugure l'apothéose du philosophe. Celle-ci s'accomplira véritablement publiquement treize ans plus tard avec l'entrée de ses cendres au Panthéon.

A la fin de l'Ancien Régime, on assiste en effet à une frénésie de fêtes et divertissements en tout genre. Que ce soit dans le cadre du théâtre privé, aussi appelé théâtre d'appartement, des soupers ou « repas de société », toutes ces réjouissances sont accompagnées de musique, de concerts, parfois de bals masqués ou bals populaires, ou de foires. Le carnaval était également très apprécié des catégories populaires, bien que les élites le jugeait grossier et représentatif d'un temps révolu.

Un point est sûr: les français savent s'amuser!

Venez découvrir les fêtes et divertissements à Vaussieux à travers trois volets:

La vie de camp et le divertissement militaire à Vaussieux

Fêtes villageoises et réjouissances populaires : fêtes de villages dans le Bessin au XVIIIe siècle.

Fêtes et plaisirs aristocratiques à Vaussieux: la société bayeusaine et versaillaise dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Le modèle versaillais

Les fêtes qualifiées de « royales », organisées par ou pour le souverain, ont souvent lieu lors des grands événements qui ponctuent la vie des rois, comme les naissances, baptêmes ou mariages de princes et princesses de sang royal par exemple.

Nous nous appuyons, pour illustrer notre propos, sur trois événements majeurs du règne de Louis XVI:

- Le mariage de Marie-Antoinette d'Autriche et Louis Auguste de France, futur Louis XVI, en **mai 1770**.

C'est une fête qui vise à rassembler les catégories populaires afin qu'elles se réjouissent à l'occasion du mariage princier. L'organisation du cérémonial et la mise en scène d'un spectacle exceptionnel sont fondamentaux.

Elle a lieu sur la place Louis XV, où se tient une statue équestre du monarque régnant (Louis XV à l'époque) et future place de la Concorde.

A l'occasion de ce mariage, un « temple de l'hymen » en stuc est construit de toutes pièces. Sous l'action accidentelle d'une fusée, l'édifice s'embrase. L'incident entraîne un mouvement de panique qui s'empare de la foule. La fête vire au cauchemar et on relève au petit matin, cent trente cadavres, étouffés dans la panique, dont le coiffeur de la comtesse Du Barry, Legros.

- Le sacre de Louis XVI le **11 juin 1775** à Reims.

Ce sacre, auquel la reine Marie-Antoinette n'assista qu'en tant que spectatrice, fut en lui-même un résumé de tout le faste royal. Les installations prévues furent en effet comparées, par les chroniqueurs de l'époque, à un véritable décor de théâtre, reflet de toute la majesté, quelque peu artificielle, de la royauté et de la cour de Versailles, à l'image du grand spectacle que la monarchie donne d'elle-même.



Le duc de Croÿ écrit en effet dans son journal, que « *le fond, ou rond-point, derrière le chœur, était une colonnade d'or, avec un **amphithéâtre** cintré très élevé, qui faisait au mieux, mais trop en **spectacle d'Opéra**. La tribune de la Reine, en **décoration théâtrale**, des plus brillantes, celle des ambassadeurs vis-à-vis (...) faisait l'effet le plus **majestueux**, et la décoration était d'autant plus frappante qu'elle était réelle. (...) Il faut avouer que ce moment fut sublime, mais un peu contre l'ordre. (...) Toutes ces couronnes, ces habits majestueux font très bien autour du trône, mais **la décoration était un peu théâtrale**, et les applaudissements venaient de l'usage nouveau de claquer le Roi et la Reine au spectacle* ».



Lors du mariage de Madame Clotilde, sœur du roi, le **20 août 1775**, un bal est organisé, quelques jours après la cérémonie, par le comte de La Marmorata.

Lors de grandes visites diplomatiques, comme la visite du grand-duc Paul de Russie en 1782, ou celle du roi Gustave III de Suède en 1784, le cérémonial est le même. A l'occasion de la venue du roi de Suède, la reine donne en effet une fête, suivie d'un bal dans son domaine du Petit-Trianon. Celle-ci fut cependant la dernière donnée dans le domaine de la reine.

MENUS PLAISIRS

Sous Louis XVI « *le décor de fête prend une dimension nouvelle en se rapprochant de l'opéra et les fêtes à grand spectacle du XVIII^e siècle* ».

Rattachés à la Maison du Roi, les Menus-Plaisirs du roi étaient chargés de l'organisation de tout le cérémonial royal, du lever au coucher du souverain. Leurs responsabilités comprenaient ainsi de la création de bals, comédies, concerts et autres divertissements de la Cour ainsi que des mariages, funérailles princières ou encore de l'organisation du sacre et du couronnement.

« *A la croisée des cultures visuelle, spectaculaire et politique, les Menus Plaisirs mobilisent des savoir-faire aussi bien artistiques et techniques qu'administratifs, à travers des espaces et des fonctions multiples. La fête conjugue ainsi à la fois « l'architecture, la sculpture, la peinture, la pyrotechnie, la musique, la chorégraphie, l'opéra, le théâtre, sans parler des arts dits mineurs tels que l'art du costume, la joaillerie, le décor de la table... »* et permettent ainsi de mettre en valeur et de faire rayonner le savoir-faire français, à une échelle diplomatique.

Selon Alain-Charles Gruber, « *l'art des fêtes devient (...) la meilleure expression de la gloire du régime* » (...) et l'**exaltation du principe monarchique** à travers les événements qui jalonnent la vie du roi : naissances, mariages, sacres, qui sont célébrés en grande pompe et contribuent à entretenir l'amour du souverain ».

Mais à partir des années 1780, les Menus Plaisirs sont associés à un image négative. En raison de la crise économique et financière qui touche le royaume tout entier, ils sont en effet appelés les « *immenses menus* » dont « *l'étendue des compétences n'avaient d'égale que l'ampleur des dépenses* ».

Les fêtes se raréfient en effet vers la fin du règne de Louis XVI, en raison de la crise économique qui bat son plein et donne lieu à de nécessaires économies.

Les décors étaient stockés dans l'Hôtel des Menus-Plaisirs à Versailles, qui, dans la nuit du 5 mai 1789, servit de salle de réunion aux députés des Etats Généraux. Ils y proclamèrent l'abolition des privilèges.

Les fêtes deviennent ainsi de plus en plus l'expression de la puissance, non plus de la royauté, mais petit à petit celle de la nation, et inspireront les grandes cérémonies de la Révolution, comme la Fête de la Fédération en 1790 par exemple.



UN NOUVEAU
MONDE

Source: Pauline Lemaigre - Gaffier, *Administrer les Menus-Plaisirs: l'Etat, la Cour et les spectacle dans la France des lumières*, Editions Champ Vallon, 2016.

GRUBER Alain-Charles, *Les grandes fêtes et leurs décors à l'époque de Louis XVI (1763-1790)*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne (PUPS), 2013.

Nicolas Lancret, peintre des fêtes galantes et de la comédie légère

« *Les donneurs de sérénades
Et les belles écouteuses
Echangent des propos fades
Sous les ramures charmeuses* »

Extrait des *Fêtes Galantes* de Paul Verlaine (1869).

La fête galante devient un style pictural à part entière à partir de la Régence de Philippe d'Orléans (1715-1723), et s'épanouit sous l'action de peintres tels que Fragonard, Boucher, Watteau ou encore Lancret, qui donnent leurs titres de noblesse à la peinture d'histoire française du XVIIIe.

Nicolas Lancret est l'un des représentants illustres de la fête galante. Né à Paris en 1690, il est souvent, associé à Jean-Baptiste Pater. Ils ont tous deux subi l'influence de Watteau, le maître du genre.

Après avoir commencé sa carrière comme graveur, Lancret se spécialise rapidement dans les scènes galantes et les représentations de la vie quotidienne.

Il décrit par ce biais la société de l'époque, tout entière tournée vers la recherche des plaisirs et de l'amusement.



Mademoiselle de Camargo dansant, Nicolas Lancret, v. 1730, Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.

Vers 1730, Lancret réalise un tableau en l'honneur d'une célèbre danseuse de l'époque, Mademoiselle de Camargo (1710-1770).

De 1726 à 1751, celle-ci est en effet l'une des figures majeures des ballets de l'Opéra de Paris, qui sont d'ailleurs souvent écrits pour elle.

Bien que fortement controversée, elle marqua à jamais l'histoire de la danse (et de la peinture) par son charme et sa personnalité moderne pour l'époque.

Entre Mlle Sallé et Mlle Camargo, les deux danseuses phares de l'époque, le cœur de Voltaire balance et il leur dédie ces vers:



L'Après-dîner ou les quatre parties du jour, Nicolas Lancret, vers 1739, National Gallery, Londres.

« *Ah! Camargo que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands Dieux, est ravissante !
Que vos pas sont légers et que les siens sont
doux !
Elle est inimitable, et vous toujours nouvelle
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle* ».



Fête galante ou femme dansant avec Pulcinella (détail), Nicolas Lancret.



LE THÉÂTRE

« Le monde entier est un théâtre. Et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs. Et notre vie durant, nous jouons plusieurs rôles ».

William Shakespeare (1564-1616)



Grande amatrice de théâtre, la reine Marie-Antoinette était aussi à la fois spectatrice, organisatrice et même actrice à ses heures perdues. La reine jouait ainsi parfois aux côtés de son beau-frère le duc d'Artois (futur Charles X) ou de ses grandes amies les duchesses de Polignac et de Guiche.

Le compositeur Christoph Willibald Gluck, par Joseph Siffrein Duplessis, 1775.



La reine devient également la protectrice du compositeur autrichien Gluck (1714-1787), son ancien professeur de clavecin à Vienne, qui la rejoint à Paris à partir de 1774.

Célèbre réformateur de théâtre, ses idées attirent cependant quelques rivalités, entraînant, entre 1777 et 1779 la querelle dite des Gluckistes et Piccinistes. Cet affrontement voit en réalité deux idées divergentes s'opposer, entre les défenseurs de l'opéra français (gluckistes) et les partisans de l'opéra italien, incarné par le compositeur Niccolò Piccini.

Marie-Antoinette, quant à elle, « *développe le théâtre à la cour et honore souvent de sa présence les théâtres parisiens* ».

A cette période, on compte en effet trois principaux théâtres à Paris :

- ✓ La **Comédie-Française** (de 1770 à 1782, celle-ci occupe la salle des Machines du Palais des Tuileries).
- ✓ Le **Théâtre-Français** du Faubourg Saint-Germain, futur théâtre de l'Odéon (inauguré en 1782)
- ✓ L'**Académie Royale de Musique**, aussi appelée Opéra du Palais Royal jusqu'en 1781.



Les formes prisées dans le théâtre à cette période sont surtout la **farce**, sous forme de parades, de comédies légères ou grivoises. La farce exprime ce « *besoin de rire* » selon Henri Lagrave. On trouve aussi le drame et comédie attendrissante (drame noir, drame historique ou mélodrame).

Les années 1770 voient aussi le développement de la **pantomime** comme les « arlequinades » (pièce mimée) ainsi qu'une « *révolution de la tragédie lyrique* ». Seule la tragédie demeure l'apanage des « grands comédiens ».

L'opéra-comique, au théâtre des Italiens, mélange musique et chant et dialogue parlé en reprenant les personnages issus de la Commedia Dell'Arte comme Arlequin et Colombine, Pierrot etc...

En 1778, les thèmes en vogue portent sur des sujets historiques tels que l'exaltation des héros français, comme « le bon roi Henri », ou « Le Fameux Siègle » sur le siège d'Orléans par Jeanne D'Arc qui fut joué 91 fois durant l'année 1778.

D'autres pièces tels « Le triomphe de l'amour conjugal » mettent en avant la figure du bon père de famille et le triomphe des bons sentiments.

« *Le public réclamait de jour en jour plus de sensations, plus d'émotions, douces, tendres ou terribles* », précise Henri Lagrave.

Pour ce qui est des spectacles populaires, le peuple « *ne va guère au spectacle qu'à l'occasion des gratis, comme ceux qui lui furent offerts en décembre [1778] à l'occasion de l'« heureux accouchement de la Reine* », qui donna naissance à la petite princesse Marie-Thérèse Charlotte de France, future Madame Royale (1778-1851).



La haute société à Vaussieux

Ce mois de septembre 1778 fut un véritable mois de fêtes, de plaisirs et de bénéfices pour la ville de Bayeux

A Bayeux régnait, selon Pezet, « *une noblesse titrée faisant circuler l'aisance par son luxe et ses dépenses* ».

On peut en effet compter parmi cette brillante société de vieilles familles, auxquelles s'ajouta un tiers d'anoblis aux XVIIe et XVIIIe siècles. Quelques noms sont restés célèbres tels que le marquis de Bricqueville, le baron de **La Tour du Pin** (propriétaire de l'hôtel particulier du même nom à Bayeux), le baron de Wimpfen, le comte de Toulouse-Lautrec ou le **marquis la Cour de Balleroy**, lieutenant général depuis 1762.

On ne manœuvrait pas tous les jours et les soirées étaient libres. « *Si pendant le jour le camp de Vaussieux était un camp d'exercices et de manœuvres, c'était le soir un camp de plaisance. Les dîners, les bals, les concerts, les soupers se succédaient comme par enchantement* » nous dit Pezet.

« *La noblesse de Bayeux, nombreuse, riche, distinguée ouvrait avec éclat ses salons à ces officiers qui portaient les plus beaux noms de la monarchie* ». Parmi ces grands noms, apparaissaient le maréchal-duc de Broglie (1718-1804), le prince de Beauveau, le comte de Rochambeau ou encore le Marquis de la Rivière qui constituaient l'élite de la noblesse française à l'époque, dont Versailles était en quelque sorte la pouponnière.

Les hôtels de Bayeux et les châteaux du Bessin deviennent ainsi, lors du camp de Vaussieux, les théâtres vivants de fêtes inoubliables.

Au château de Vaussieux flottait la bannière du maréchal du camp, le duc de Broglie. Celui-ci recevait tel un prince en sa demeure et son accueil était, selon Pezet, « *aussi galant qu'empressé* ». Chaque jour, il réunissait à sa table « *un nombre considérable d'officiers, et de nombreux bals où aucunes recherches du goût et du bon ton ne manquaient vinrent souvent animer et terminer la soirée* ».

En parallèle, au château de Sommervieu, la princesse de Beauveau, épouse du lieutenant-général de la première division d'infanterie tenait salon, entourée de plusieurs dames de l'aristocratie locale.

La Comtesse de Matignon quant à elle, qui comptait parmi les femmes les plus élégantes et influentes de son époque donnait des bals qui réunissaient « *tout ce que le camp et la ville de Bayeux renfermaient de plus distingué* ». Ces festivités étaient ainsi l'occasion de rencontres et d'échanges entre la haute société de Bayeux, les officiers généraux du camp et leurs familles ainsi que leurs favorites en provenance de Versailles.

Chacun s'y pressait pour admirer les rutilants uniformes des régiments d'infanterie comme le prestigieux régiment de la Reine, le régiment de la Marck ou le royal Deux-Ponts.

Les dames quant à elle, arboraient sans doute cette célèbre coiffure dite « à la Belle-Poule » ou « le Triomphe de la liberté », dont la mode fut lancée à Paris durant l'été 1778. Le 17 juin de cette même année en effet, la frégate française *La Belle Poule* mit en fuite le navire anglais *L'Aréthusa*, en face de Ouessant. Ce combat marqua le début des hostilités avec l'Angleterre, alors que le traité d'alliance franco-américaine venait d'être signé. Cette mode fut donc un moyen, pour les dames de la haute société parisienne, de partager leur fierté face à la victoire française, et encourager tacitement l'intervention française aux Etats-Unis, dont les bateaux sillonnaient, non plus les têtes des femmes mais bien l'Atlantique.



Divertissement militaire



FIFRE DU RÉGIMENT DES GARDES SUISSES EN PETITE TENUE

Vaussieux, un camp de manœuvres
mais aussi de plaisance...

« Le camp de Vaussieux avait mis à la mode les spectacles militaires ».

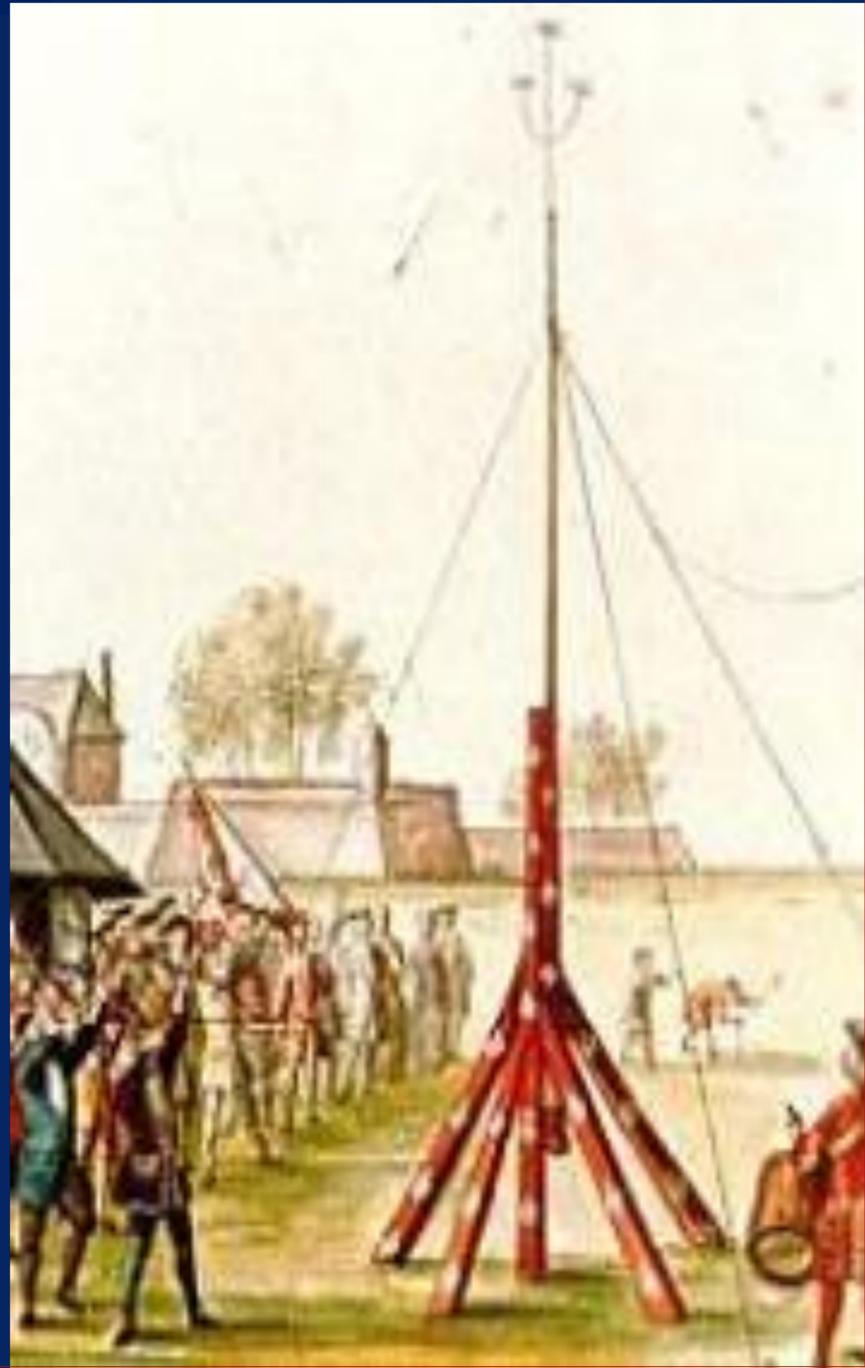
« Presque chaque jour un de ces nombreux régiments, musique en tête, plusieurs de ces escadrons traversaient la ville en faisant admirer leur tenue, l'éclat des uniformes, la beauté des chevaux et retournaient au camp après une halte de quelques heures où tout le monde trouvait son avantage et son profit ».



Les types d'amusements militaires diffèrent selon l'origine et le rang social du soldat. En effet, un officier général ne fréquente pas les mêmes lieux et ne pratique pas les mêmes activités qu'un simple soldat de la troupe.

Ainsi, pour ce qui est des jeux d'adresse, les codifications sociales sont assez claires: « : à la noblesse les courses de chevaux, aux bourgeois l'arquebuse et aux paysans l'arbalète ».

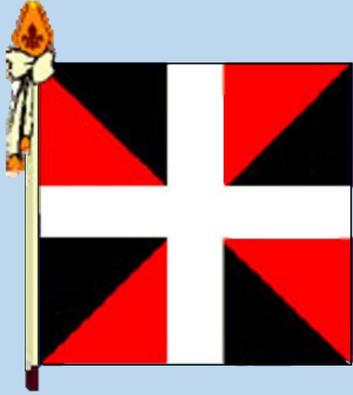
Les jeux de tir au papegay ou perroquet ou autres jeux d'adresses tels que les tirs à l'arquebuse ou l'arbalète étaient très populaires. Les défilés militaires ou les « jeux sportifs » du type gymnastique remplacent désormais les tournois et les joutes médiévales.



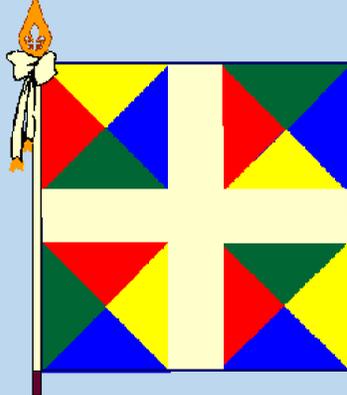
Distractions et amusements dans un camp militaire au XVIIIe siècle

Sur le camp les distractions étaient nombreuses, certaines légales et d'autres beaucoup moins.

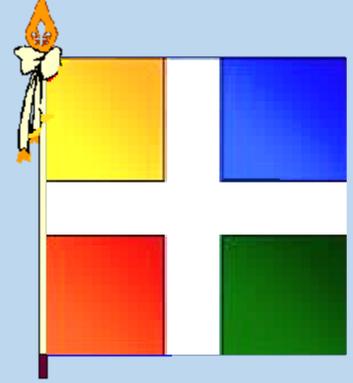
Quand ils n'étaient pas de corvée ou du piquet de garde, les soldats pouvaient s'amuser aux dés, aux osselets, aux cartes et autres jeux de hasard ou de lancer.



Drapeau du régiment de Soissonais



Drapeau du régiment de Saintonge



Drapeau du régiment de Touraine

Tout jeu d'argent était cependant formellement interdit, même si cela se pratiquait beaucoup. Les officiers se divertissaient davantage par les danses et les bals organisés par ou pour la bonne société locale.

Mais l'imposant camp et les soucis logistiques que posaient le ravitaillement de tant d'hommes et de chevaux entraîna de la **maraude**, c'est-à-dire des soldats ou sous-officiers profitant de la rareté de grains pour les acheter aux paysans locaux, en les revendant bien plus cher. D'autres types de trafic pouvaient avoir lieu. Ainsi, les soldats revendaient fréquemment leur tabac de cantine ou du tabac de fraude acquis auprès de trafiquants. Aux frontières de la Bretagne, les soldats se muèrent aussi parfois en contrebandiers. Accompagnés de civils, contrebandiers habituels, les soldats se rendaient en Bretagne, pays exempt de la **gabelle** et où le sel se vendait à bas prix, et revenaient en Normandie pour le revendre plus cher. Les soldats, comme les civils, s'en mettaient ainsi plein les poches!

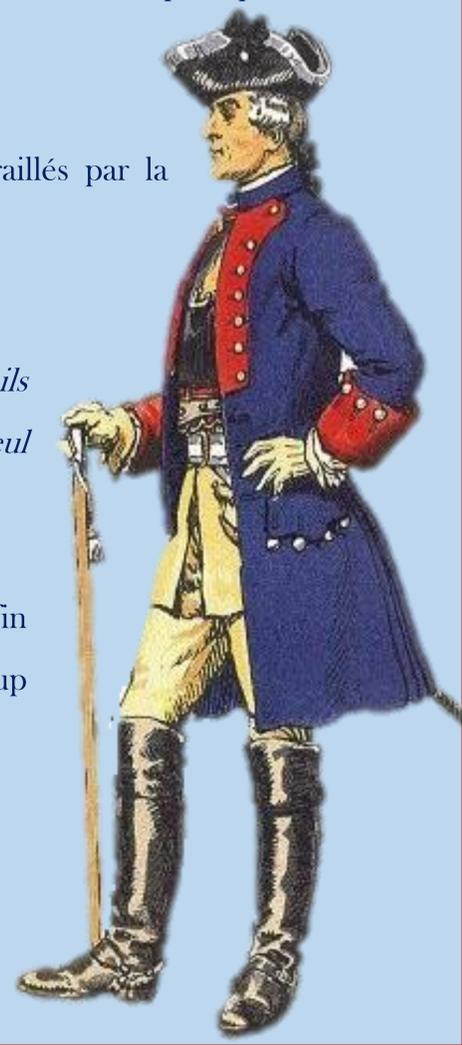
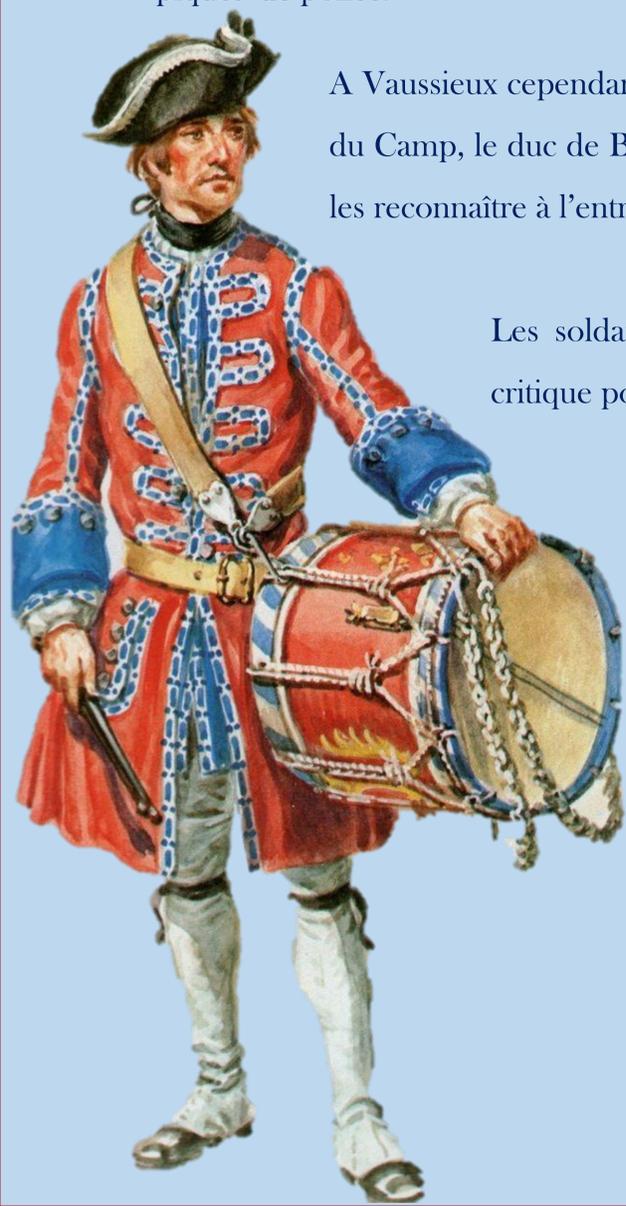
Enfin, la présence de villages et villes aux alentours pouvait tenter les soldats la nuit de quitter le camp et d'aller s'enivrer ou fréquenter les "filles". Bien que les règlements sur les campements encadraient sévèrement la présence des femmes y compris celle des officiers, toute forme de fréquentation devait rester discrète et surtout en dehors du camp, gardé par les patrouilles du piquet de police.

A Vaussieux cependant, pour éviter toute transmission de maladie « honteuse », c'est-à-dire vénérienne, le maréchal du Camp, le duc de Broglie, ordonna aux prostituées de la région de se peindre la figure en vermillon, pour pouvoir les reconnaître à l'entrée du camp!

Les soldats charpardeurs et joueurs étaient cependant mal vus et souvent raillés par la critique populaire, comme le résume ces vers tournés en chanson:

« *Buveurs, bretteurs, coureurs de ruelles et de tripots, ils possédaient une jolie collection de vices ; Champcenetz à lui seul les réunissait tous!* »

Champcenetz était en effet un officier aux gardes françaises, fin d'esprit et auteur de bons mots, connu pour s'occuper beaucoup plus de ses plaisirs que de ses devoirs militaires.



La vie populaire et villageoise au XVIIIe siècle

La vie des paysans de l'Ancien Régime était rude et reposait entièrement sur les aléas du climat et des récoltes.

Le paysan « classique » se nourrit essentiellement de pain et de brouet de légumes, soupes grossières en morceaux agrémentées, les jours de fêtes, éventuellement du lard ou de morceaux de viande.

Entre 1778 et 1785, une série de mauvaises récoltes entraîne une montée des prix ou cherté du grain ce qui provoque régulièrement des mécontentements et mouvements de protestations populaires.

Toutefois, la vie paysanne est souvent rythmée par des fêtes et des réjouissances, lors des dimanches ou des jours de noces.

De plus, les jours de fêtes religieuses, obligatoirement chômés, sont nombreux. On en dénombre une vingtaine à la veille de la Révolution comme les fêtes de Pâques, de la Pentecôte, la Saint Jean ou la Saint Michel, le Carnaval du Mardi Gras ou encore l'Épiphanie...

En plus des fêtes religieuses d'obligation ou de tradition, la vie paysanne est aussi rythmée par les festivités liées aux travaux des champs. Ainsi, la fête de la gerbe ou de la moisson, la fête marquant la fin des battages ou de la cueillette du chanvre prennent une place toute particulière dans la vie des paysans, bergers et éleveurs normands.



Paysans jouant aux cartes, Norbert van Bloemen, v. 1700, Musée de l'Ermitage, Saint-Petersbourg.



Le gâteau des rois, Jean-Baptiste Greuze, 1774, Musée Fabre, Montpellier.

« Une fête religieuse, celle du saint patron de la paroisse ou un jour de solennité particulière comme un pèlerinage, parfois étendu au dimanche suivant, se transformait en fêtes « baladoires », avec danses publiques, jeux et bien souvent rixes, entre villages ou groupes de jeunes, qui se perpétuaient d'une fête à l'autre. Ces rassemblements populaires étaient l'occasion de la tenue de foires et marchés, en principe interdits mais de plus en plus difficiles à empêcher (...) des marchands et artisans ambulants étrangers à la paroisse établissaient des lieux de distraction, cabarets, salles de danse ou de jeux (blaque, loterie, tirage d'oies...) ».



JEUX DE HASARD ET D'ADRESSE

❖ Divertissement princier et royal

« A la cour de France, on joue à tous les étages, dans les salons, les cabinets ou les carrosses, avec entrain, parfois avec passion, voire avec une ferveur quasi religieuse ».



La cour est une exception, tous les jeux de hasard interdits dans le royaume y sont quotidiennement pratiqués, comme le jeu de la chouette, la roue de la fortune ou encore le jeu de loto.

On mise gros dans les salons versaillais et parisiens. Des fortunes se font et se défont ainsi en une soirée. A Vaussieux, cette « rivalité de luxe », dont parle Pezet, entraîne certaines familles nobles du Bessin à vendre des parcelles de leur domaine pour payer les créanciers et rembourser leurs dettes.

Cela n'empêche cependant pas tout le royaume de vouloir imiter la cour. « Dans la bonne société, le jeu faisait partie de l'art de vivre et de paraître »

A Bayeux, Mgr de Cheylus, à la tête du diocèse depuis 1776, était connu pour son amour du « luxe et du gros jeu ». Pezet le décrit comme « un prélat remarquable (...) qui sait être magnifique (...) par la distinction des manières et la politesse des formes, aimant la représentation ».



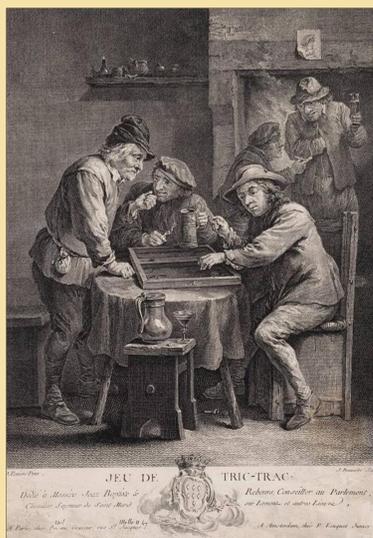
❖ Jeux de société et de salon

Le XVIIIe siècle est connu pour ses nombreux jeux de cartes tels que le **Pharaon**, un jeu de hasard particulièrement apprécié sous les règnes de Louis XV et Louis XVI.

D'autres jeux tels que le Lansquenet, le jeu du Picquet, le Brellan ou Quintille, ancêtre du poker animent également les soirées d'appartement, aux côtés des jeux d'échecs ou du billard.

A la fin du XVIIIe siècle, le **Tarot** très populaire, devient aussi un art de la divination, ou cartomancie (l'art de lire « dans » les cartes).

Le Père jésuite Claude-François Ménéstrier, rapporte dans son ouvrage *Le jeu de cartes du blason*, paru en 1692 que les figures des jeux de cartes représentent les différentes catégories de la société. Tel un rébus, le cœur représenterait ainsi les gens d'église ou de chœur, le pique, les gens de guerre, le trèfle, les laboureurs et les carreaux désigneraient les bourgeois dont les maisons sont ordinairement carrelées



Le jeu du **Tric-Trac**, une variante du *Backgammon* anglais, est également fort apprécié, aussi bien par les bourgeois que par les paysans et les hommes de labeur. Les jeux de dés, des osselets ou encore le jeu du camembert ou la poule au dominos étaient également fort pratiqués dans les auberges, par les couches plus humbles de la population.

JEUX SPORTIFS



Joueurs de paume à la fin du XVIIIe siècle à Paris (estampe, BNF)

❖ Jeux d'extérieur :

Les jeux sportifs tels que la gymnastique, l'escrime ou le jeu de paume (ancêtre du tennis) amusent également les plus nobles. A Versailles, une salle entière est dédiée à la pratique de ce sport. C'est d'ailleurs dans ce lieu que se tiendra le célèbre Serment du Jeu de Paume, le 20 juin 1789.



Raquette de jeu de paume

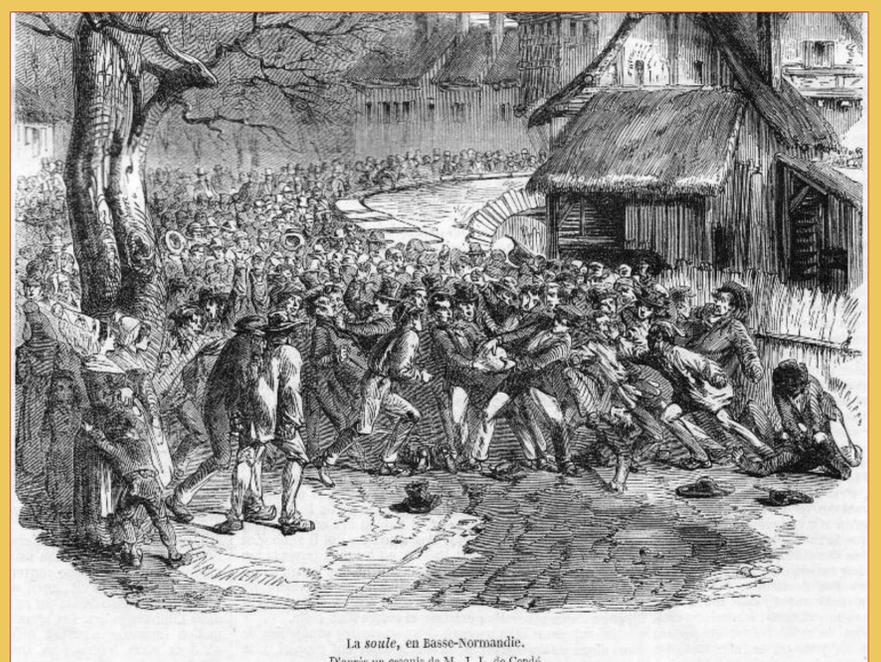


Coiffe et costume traditionnels de Coutances.

En Normandie, de nombreux sports sont pratiqués en plein air au XVIIIe siècle, tels que la grande choule ou soule, ancêtre du rugby, qui se joue parfois avec une crosse. Ces jeux se tiennent souvent à l'occasion des fêtes patronales (en l'honneur du saint patron de la paroisse), des mariages, du départ de la dernière mariée de l'année ou encore du carnaval.

Le jeu de la thèque, précurseur du baseball ou encore les quilles du Cotentin ou le jeu de palet étaient fort appréciés en Normandie à la fin de l'Ancien Régime.

Ces jeux d'adresse côtoient également des jeux dit « de force », tels que la course de tonneau, le lancer de tronc ou encore le combat sur poutre.



La soule, en Basse-Normandie.
D'après un croquis de M. J. L. de Condé.

DANSES

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, on assiste à une professionnalisation de la danse sous l'impulsion de Louis XIV, grand amateur de danse - et danseur lui-même-, notamment à l'occasion des comédies-ballets, ancêtres de l'opéra, lancées par Lully.

La danse s'exprime sous plusieurs formes.

Tout d'abord les **danses populaires**, comme la Pavane, la Courante ou la Branle étaient très pratiqués dans les villages, lors des mariages ou baptêmes, qui pouvaient donner lieu à ce qu'on appelait des « fêtes baladoires ».

Celles-ci étaient interdites par le Parlement depuis 1667. Mais elles continuaient d'être pratiquées, comme en attestent plusieurs arrêts et ordonnances de police, entre 1769 et 1782.

Malgré cette interdiction, « *on danse en ville comme à la campagne* »

La branle de village, qui était la plus pratiquée, était donc une danse collective, qui se pratiquait en une ronde fermée ou une chaîne de personnes (farandole).

Pour les nobles, d'autres formes de danses étaient privilégiées, notamment le Menuet, la Gavotte ou la Sarabande.

Le **Menuet** était une danse rapide à 3 temps, caractérisée par ses petits pas de danses appelés « menus », d'où son nom. Le menuet était dansé à la Cour, à la ville et au théâtre.

La **Contredanse**, quant à elle, est une danse de couple, importée d'Angleterre et très populaire à la fin du XVIII^e siècle en France. Elle évolue petit à petit vers un style plus galant et est adaptée au théâtre pour accompagner le final des ballets.

Au XVIII^e siècle, la **Bourrée** est dansée aussi bien à la Cour qu'au théâtre. Le pas de bourrée est également intégré progressivement dans les contredanses.



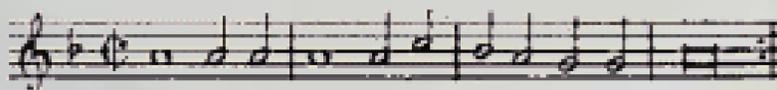
La **Sarabande** est une danse grave et lente à trois temps, « *toujours mélancolique, [qui] respire une tendresse sérieuse et délicate* ». Elle se pratique sur une mélodie « *sérieuse et grave* » et ne perdure au XVIII^e siècle qu'au théâtre ou à l'opéra.

Illustration de 1735 du pas de Sarabande.

La Sarabande, comme la Pavane deviennent aussi des styles musicaux, comme l'atteste la *Sarabande* de Haendel en 1733. Au XIX^e siècle, ce style musical est notamment prôné par des compositeurs tels Gabriel Fauré ou Maurice Ravel.

Le **Rigaudon** ou rigodon est une danse traditionnelle très vive à deux temps, d'origine provençale, qui apparaît dans les ballets à la fin des XVII^e et XVIII^e siècles. Elle est très en vogue aussi bien parmi les nobles que parmi les gens du peuple.

MUSIQUES



« L'orchestre de ces bals et de ces concerts était fourni par les régiments du camp, dotés d'excellentes musiques militaires parmi lesquelles se faisait remarquer celle du régiment de La Marck ».

Pezet.

- Militaires

1. *Le Roi a fait battre tambour* (XVIIe ou XVIIIe)
2. *Auprès de ma blonde* (1704)
3. *La Piémontaise* (1705) : régiment de Blaisois (anciennement régiment du Piémont)
4. *Trois jeunes tambours* (1745)
5. *La prise du Port Mahon* (1756)
6. *Le dauphin pardonne*
7. *Chanson des volontaires* de Lafayette
8. *La marche des gardes françaises*

- Chansons populaires du XVIIIe siècle

9. *Margoton* (1711)
10. *Chansonnette* (1760-1780)
11. *C'est mon ami*
12. *Il pleut bergère*
13. *A la claire fontaine*
14. *Dans la rue Chiffonnière*
15. *Bransle de village* (anonyme XVIIIe siècle)

- Mélodies de salon

14. *Comprenez-vous*
15. *Volez, zéphirs amoureux* (tiré des Indes Galantes de Rameau)
16. Concerto n° 3 de Strassburg, k. 215, 3^{ème} mouvement de Mozart.
17. *Musica Nocturna de Madrid* (los manolos) de Luigi Boccherini.
18. *Sarabande*, Haendel (1733).



Marie-Antoinette jouant de la harpe,
Jean-Baptiste Gauthier-Dagoty, 1775.

